

Cette introduction se donne pour but de circonscrire le sujet du présent travail, qui est de donner une description la plus globale possible de la morphosyntaxe de la langue émérillon, langue orale amazonienne jusque là très peu décrite. Pour cela, est d'abord présentée en I une vision globale de cette langue qui constitue notre objet d'étude, à travers la communauté de ses locuteurs, son statut sociolinguistique et son appartenance à la branche tupi-guarani de la famille tupi. Dans un second temps (II), la méthode de travail utilisée pour récolter et analyser des données de cette langue orale de Guyane française est précisée. Enfin, en III, avant de débiter la description proprement dite de la langue, le cadrage théorique et les perspectives choisies pour cette description sont explicités, justifiant l'organisation générale du travail.

I- Les Émérillons et leur langue

Cette première partie offre quelques informations d'ordre général sur la communauté émérillon (histoire, géographie, culture) en II-1, sur le statut de la langue émérillon en II-2 et enfin sur son affiliation génétique parmi les langues tupi-guarani en II-3.

I- 1. Les Émérillons

Les Émérillons sont une ethnie amérindienne d'environ 400 personnes présente exclusivement en Guyane française. En Guyane vivent six ethnies amérindiennes : les Galibis et les Wayanas, de la famille linguistique caribe, les Palikurs et les Arawaks, de la famille arawak, et enfin les Wayampis et les Émérillons, de la famille tupi-guarani. La population guyanaise est également constituée de Créoles,

de Noirs Marrons¹, de métropolitains, d'asiatiques (notamment Chinois et Hmong) ainsi que d'autres populations immigrées.

L'histoire des Emérillons est résumée ainsi par Navet² (1994, p.2.) :

"Les Emérillons, qui s'appellent eux-mêmes Teko, sont le produit de la coalescence de groupes formateurs – correspondant sans doute à une ancienne organisation clanique dont la tradition orale conserve le souvenir –, et particulièrement d'ethnies Tupi présentes en Guyane dès la fin du XV^{ème} siècle et regroupées sous le nom de proto-Emérillon (P. Grenand, 1982) : Piriú, Novak, Akokwa, Warakupi, Emérillon, Way, Kaikusiana. Ces populations correspondent à l'avancée la plus précoce et la plus septentrionale du vaste mouvement migratoire tupi-guarani engagé depuis la côte méridionale du Brésil. Les Wayãpi, autre ethnie Tupi de Guyane, originaire du bas rio Xingu, n'ont commencé leur pénétration sur le versant "français" des Tumac-Humac qu'à la fin du XVIII^{ème} siècle."

Les derniers membres d'autres ethnies (rescapés des épidémies amenées par la colonisation et des regroupements imposés par les missions jésuites au XVIII^{ème} siècle) se sont donc intégrés aux Emérillons proprement dits. Malgré ces ralliements, en 1953, les Emérillons n'étaient plus que 52 (Grenand 1979). Depuis cette époque, l'accroissement démographique a été très fort, facilité par la "politique d'intermariage avec les Wayãpi et les Wayana qui, grâce au principe de résidence uxorilocale³, n'a pas porté préjudice à l'intégrité du groupe." (Navet 1985).

¹ Les Noirs Marrons sont les descendants d'anciens esclaves de Guyane hollandaise –actuel Surinam– qui, au XVII et XVIII^{èmes} siècles, ont échappé à l'esclavage en se réfugiant dans la forêt, et qui sont passés en Guyane française pour certains il y a plus de deux siècles, pour d'autres ces dernières années.

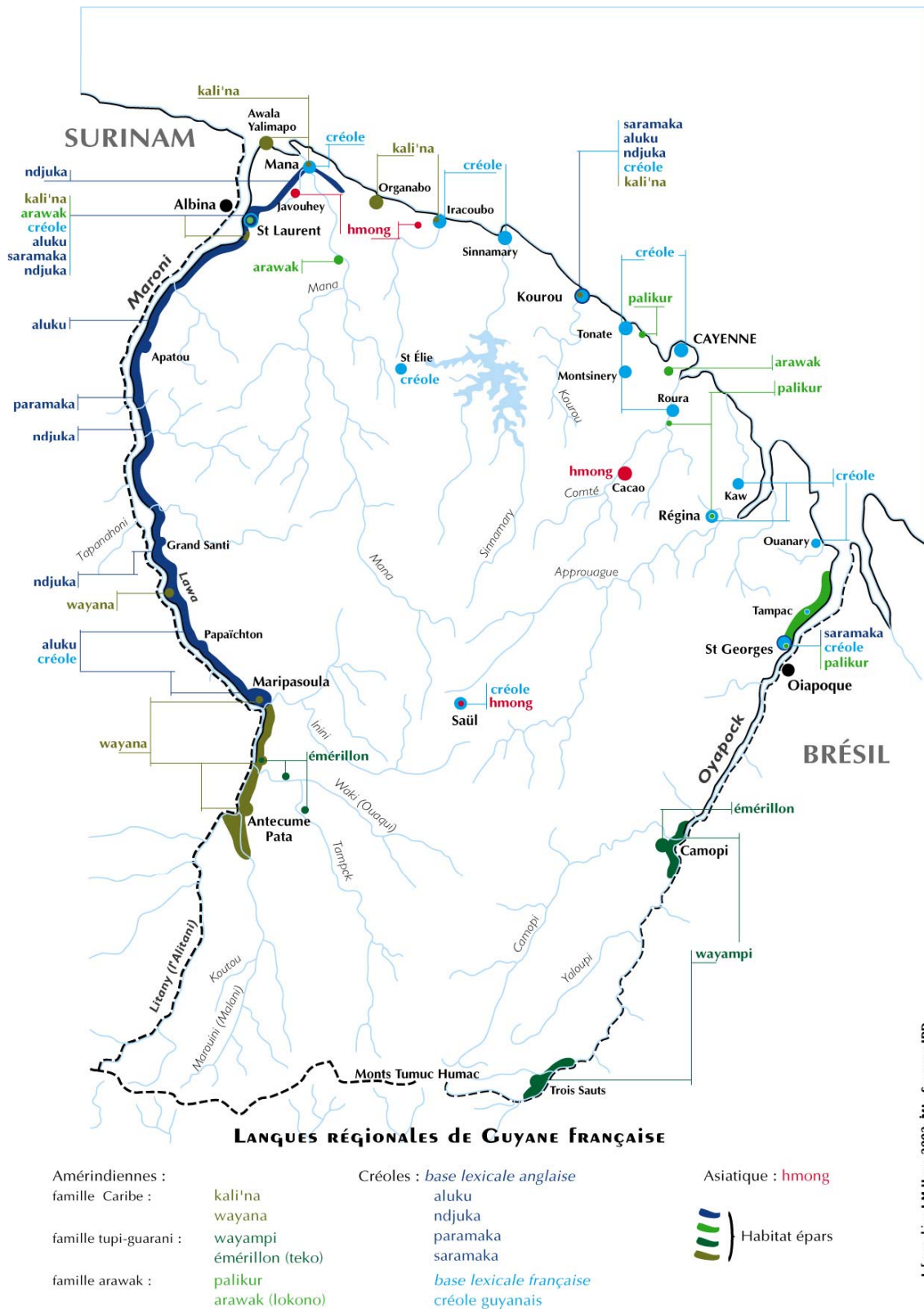
² L'ethnologue Eric Navet a décrit plusieurs aspects de la vie des Emérillons : enfance, chamanisme, rêve, histoire, politique française à leur égard... (cf. par exemple Navet 1984, 1993, 1995).

³ Le lieu de résidence du couple est déterminé par celui de l'épouse.

Les villages émérillons se trouvaient historiquement sur le Haut-Approuague, le Haut-Camopi, l'Inini, l'Arawa et le Tampok, c'est à dire toujours à l'intérieur des terres. Leur vie semi-sédentaire les faisait circuler sur le "Chemin des Emérillons" qui relie la Waki et le Camopi (Hurault J. & Frenay P. 1963). Depuis 1971, toute cette zone –au sud d'une ligne droite reliant Maripasoula à Camopi– est interdite à la libre circulation. L'entrée dans la zone est tributaire d'une autorisation de la préfecture. Comme souvent pour les populations indigènes d'Amérique, la situation législative est particulière.

Actuellement, les villages émérillons sont situés dans deux uniques zones : une à l'ouest, sur le Haut-Maroni et le Tampok (villages d'Elaé, de Kayodé, de Tampok...), et une à l'est (à Camopi et dans quelques hameaux alentours). Ces deux localisations se retrouvent sur la Carte 1 à la page suivante⁴. Quelques rares adultes vivent en ville, où certains jeunes s'expatrient également pour leur scolarité. Il faut remarquer plusieurs faits concernant les villages habités par les Emérillons : la grande distance entre les deux zones situées de part et d'autre de la Guyane, la dispersion des regroupements dont la taille doit rester limitée, et la mixité des villages et des familles –avec les Wayanas à l'Ouest et avec les Wayampis à l'Est.

⁴ Source: Goury (ed) 2001-2002.



Infographie : J.-M. Henry 2002. MH - Sources : IRD

Carte 1 : Les langues de Guyane française

Sur le plan légal, les Amérindiens de Guyane sont français ou sans nationalité ("hôtes de la France") selon le choix que leurs aînés ont fait en 1967 quand la citoyenneté leur a été proposée. Les institutions françaises présentes dans les régions habitées par les Emérillons sont l'école, la gendarmerie et les dispensaires. Le contact avec les Européens fut tardif (fin du XVIII^{ème} siècle) pour les ethnies de l'intérieur (Hurault & Frenay 1963). De nos jours, les Emérillons sont surtout en contact avec les Noirs Marrons (dans la zone Ouest), les Brésiliens (dans la zone Est), les Créoles et les orpailleurs⁵.

L'environnement naturel des Emérillons est la forêt équatoriale et ses cours d'eau. Leur vie s'organise autour de quatre ressources traditionnelles : la chasse, la pêche, l'agriculture sur brûlis⁶ et la cueillette, et accessoirement de quelques salaires et subventions versés par le gouvernement français. Les cultures sont variées, mais il faut noter l'importance du manioc, qui fournit trois aliments essentiels que sont le couac (farine de manioc grillée), la cassave (galette de manioc) et le cachiri (bière de manioc) bu en abondance lors de fêtes qui cimentent la vie sociale des communautés indigènes d'Amazonie. L'habitat est maintenant semi-permanent, fixé en petits hameaux le long des cours d'eaux à proche distance en pirogue de l'école, que fréquentent les nombreux enfants. Les maisons, dits "carbets" sont des cases à toit de palmes, généralement sans murs extérieurs ni cloisons intérieures. Les carbets d'habitation ont souvent un plancher surélevé, alors que les carbets de cuisine sont à même le sol. Les tenues vestimentaires traditionnelles sont encore majoritairement portées à Camopi : "calimbé" rouge pour les hommes (pagne passé entre les jambes et retenu par une ceinture en corde), "camisa" pour les femmes (tissu quelconque enroulé autour de la taille ; ce terme est emprunté au portugais *camisa* "chemise"). Sur le plan des croyances, le

⁵ Les orpailleurs sont des chercheurs d'or.

⁶ Le terrain est défriché par le feu.

chamanisme est important. Les Emérillons conservent leurs traditions, dont des éléments originaux sont les chants dits "tule", le rite de puberté des filles, les techniques de vannerie... (Navet 1985). Etant donné que les exemples en langue émérillon cités dans ce travail sont issus de paroles naturelles et donc ancrées dans le contexte culturel décrit ci-dessus, ces connaissances sont nécessaires pour en comprendre le sens. A cette fin, nous avons également constitué un petit lexique "guyanais" des mots non standards les plus fréquents dans les gloses et traductions :

abattis :	<i>culture en jachère sur brûlis (exploitée quelques années sur un morceau de forêt abattue)</i>
boucan :	<i>trépied en bois utilisé pour fumer la viande</i>
boucaner :	<i>cuire de la viande ou du poisson posée sur un boucan en la fumant</i>
cachiri :	<i>bière de manioc</i>
calimbé :	<i>pagne en coton (généralement rouge) passé entre les jambes des hommes et retenu par une cordelette de coton attachée autour de la taille</i>
carbet :	<i>case en bois avec un toit de palmes, traditionnellement sans mur. Le carbet d'habitation a souvent un plancher en hauteur, alors que le carbet de cuisine est à même le sol.</i>
cassave :	<i>galette de manioc</i>
catouri :	<i>hotte de portage</i>
couleuvre :	<i>presse à manioc (long tube tressé qui, une fois étiré, expulse le jus du manioc)</i>
génipa :	<i>plante dont les graines servent à faire de la peinture noire</i>
nivrée :	<i>méthode de pêche utilisant le jus d'une liane ichtyo-toxique</i>
platine :	<i>grand plateau sur lequel les cassaves sont cuites</i>
roucou :	<i>plante dont les fruits servent à faire de la teinture rouge</i>

I- 2. La situation sociolinguistique de l'émérillon

L'émérillon est une langue purement orale et en danger vu le petit nombre de ses locuteurs. Dans cette section, nous allons présenter son statut légal, sociolinguistique et scientifique.

L'émérillon est la seule langue amérindienne qui soit parlée exclusivement en Guyane française, c'est-à-dire sur le territoire national français. Cette langue n'est cependant pas reconnue officiellement comme une langue régionale. En effet, elle n'a pas le statut juridique qui donne droit aux bénéficiaires de la loi Deixonne de 1951 (notamment la reconnaissance de son enseignement). A l'heure actuelle, seules 7 langues de métropole, le tahitien et quelques langues kanak sont reconnues comme langue régionale. Pour les langues de Guyane, seule une reconnaissance symbolique de dix langues (le créole guyanais, les 6 langues amérindiennes dont l'émérillon, les 2 langues busineng et le hmong) existe à l'heure actuelle : elles ont été retenues par une enquête du Ministère de la Culture (le rapport Cerquiglini de 1999) dressant l'inventaire des langues susceptibles de prétendre au statut de langue régionale, selon les critères de la Charte Européenne⁷.

Sur le plan sociolinguistique, la Guyane est un territoire propice au multilinguisme, par la "mosaïque" de sa population, les mouvements de population importants, les frontières avec le Surinam et le Brésil et la superposition du français, du créole guyanais et des langues indigènes (amérindiennes ou businenge⁸), auxquelles on peut ajouter les langues d'immigrants. Il en résulte pour une grande partie de la population indigène (amérindiens ou Noirs Marrons) une "multi-glossie" impliquant le français, le créole guyanais et leur langue maternelle, la connaissance d'autres langues indigènes ou d'immigrants étant aussi commune. La situation sociolinguistique en Guyane est fort complexe, comme l'illustre bien l'étude de cas réalisée par Alby (2001) sur le parler bilingue kali'na-français au village d'Awala du nord-ouest de la Guyane.

⁷ Nous remercions Michel Launey pour ces informations. Toute erreur est sous notre responsabilité.

⁸ Les langues businenge sont des créoles de base anglaise parlés par les Noirs Marrons.

Les Emérillons n'échappent pas à ce multilinguisme guyanais. Il est d'abord nécessaire d'insister sur le fait que l'intégralité de la communauté des Emérillons parle l'émérillon comme langue maternelle. La langue est en effet transmise de génération en génération, uniquement par le milieu vu qu'elle n'a que peu de place dans le système scolaire, qui reste celui de l'Education Nationale Française.

La scolarisation systématique fait du français une langue maîtrisée par la jeune génération des Emérillons. Le français est appris à l'école (ouverte à Camopi dès 1956), étant donné qu'il constitue la langue dans laquelle l'enseignement est dispensé. Il est peu utilisé en dehors du contexte scolaire ou de la communication avec des non Emérillons. La coexistence au quotidien du français (ou du créole guyanais) et de l'émérillon crée bien sûr quelques interférences : emprunts et "code-switching". Les emprunts lexicaux n'abondent cependant pas dans nos données et sont parfaitement intégrés dans la structure morphosyntaxique de la phrase. Les emplois de morphèmes grammaticaux sont limités à quelques rares occurrences de subordonnants (*parce que, si*).

De plus, la plupart des Emérillons habitant dans des villages mixtes avec des Wayanas ou des Wayampis, leur compréhension ou leur maîtrise d'une de ces langues est commune. Ils utilisent aussi des langues véhiculaires comme le créole guyanais, les langues businenge dans la zone ouest, ainsi que le portugais du Brésil dans la zone est.

Sur le plan scientifique, l'émérillon n'a pas été à la source de beaucoup d'intérêt. La description de l'émérillon était jusqu'à présent très limitée. Trois vocabulaires de l'émérillon ont été édités : celui de Coudreau date de 1892, celui de Perret a été recueilli en 1933, et celui de A. Jensen et Tobler du Summer Institute of Linguistics a été édité en 1979. L'ethnologue Navet a plus récemment constitué un lexique, non édité. Une grammaire succincte (de 34 pages) a été constituée par un

instituteur immergé dans la société émérillon depuis de nombreuses années (Maurel 1998). Enfin, deux articles spécialisés sur la morphosyntaxe de l'émérillon sont parus *Classes de lexèmes en émérillon* (Couchili, Maurel et Queixalós 2002) et *Le suffixe référentiant en émérillon* (Queixalós 2001c). On peut aussi noter l'existence de livres de contes émérillons, parfois en édition bilingue, résultats de la volonté d'une association émérillon (Couchili et Maurel 1994 ; Renault-Lescure, Grenand et Navet, 1987). Des enquêtes ont également été menées par le Summer Institute of Linguistics. Il s'agit d'un vocabulaire émérillon déjà mentionné ci-dessus et d'une comparaison de l'émérillon et du wayampi (A. Jensen 1979).

Le présent travail se donne pour objectif de remédier au manque de descriptions de la langue émérillon, tout en reconnaissant les travaux similaires menés sur d'autres langues apparentées.

I- 3. L'émérillon, une langue de la branche tupi-guarani

L'émérillon appartient à la famille (ou branche, selon la profondeur historique choisie) linguistique tupi-guarani. Précisons dès maintenant que malgré ce que les noms pourraient laisser supposer, la branche tupi-guarani est une sous-division de la famille tupi. Cette branche tupi-guarani est le groupe linguistique le mieux connu en Amazonie. Son nom vient des deux langues les plus importantes pendant la colonisation de l'est de l'Amérique du Sud : le tupinambá (parlé alors sur toute la zone côtière de l'actuel Brésil ; maintenant éteint) et le guaraní (à l'époque parlé au sud de ce qui est maintenant São Paulo), cf. Jensen (1999, p.125-128).

Les langues tupi-guarani, qui sont plus de quarante, sont actuellement parlées dans tout le Brésil, le nord de l'Argentine, au Paraguay, en Bolivie et en Guyane française. Leur localisation en Amérique du Sud est illustrée par la Carte 2 à la page suivante. L'émérillon n'est pas indiqué sur cette carte. Il est situé au même endroit que le wayampi. Ce sont ainsi les deux langues tupi-guarani parlées le plus au nord de cette grande zone géographique.



*Carte 2 : Localisations approximatives des langues tupi-guarani
(Jensen 1998a, p. 492)*

Jensen souligne à ce propos une particularité remarquable des langues tupi-guarani :

"As one of the seven branches of the Tupí family, Tupí-Guaraní is noted for a high degree of lexical and morphological similarity among its member languages in spite of their extensive geographical separation." (Jensen C. 1999, p.128)

La dispersion géographique peut s'expliquer par le fait que les tupi-guarani ont connu beaucoup plus de migrations que les autres tupis :

"Rodrigues (p.c.) suggests four basic waves of migration to account for the present widespread dispersion of languages : a wave of migration to the south where the Guaranian languages developed, a wave to the east into Bolivia where Sirionó and Guarayu developed, a wave east to the Atlantic coast where Tupinambá developed and a wave (or several waves) to the north and east into the greater Amazon region." (Jensen C. 1999, p.129)

Un fait bien spécifique peut avoir été un facteur particulier d'homogénéité lexicale et morphologique pour cette branche. Le tupi, fixé et enseigné par les jésuites, puis modifié par les populations non tupi qui l'utilisaient, était très utilisé de la fin du XVIII^{ème} siècle à la fin du XIX^{ème} siècle : cet idiome fut nommé "lingua geral". Le contact entre les tupis de la forêt et les locuteurs de la "lingua geral" ont pu renforcer l'unité linguistique de la famille (Grenand F. 1989, p.7). La comparaison des langues tupi-guarani entre elles ainsi que la reconstruction de caractéristiques proto-tupi-guarani en est grandement facilitée.

Le tupi-guarani est la principale branche du tronc tupi. Le proto-tupi est en effet à l'origine de sept familles – familles tupi-guarani, tupari, mondé, arikém, ramaráma, mundurukú, et jurúna – et de trois langues isolées – awéti, mawé (sateré) et puruborá (Rodrigues 1984-1985, p.35). La classification de la famille tupi elle-même en relation aux autres langues d'Amazonie ou même d'Amérique est encore très controversée (voir par exemple Kaufman 1990, Greenberg 1987 et Ruhlen 1987). Ruhlen (1976, p. 144) ajoute à propos de la cinquantaine de langues tupi que presque toutes sont parlées au sud de l'Amazone et que la plupart

appartiennent à la branche tupi-guarani. Ceci nous permet de préciser que l'émérillon fait partie des rares langues tupi parlées au nord de l'Amazonie.

En ce qui concerne la classification interne des langues tupi-guarani, elle a été réalisée par Rodrigues à partir de données linguistiques, essentiellement phonologiques et lexicales, par manque de documentation suffisante sur l'aspect grammatical des langues. Dans son article de 1984-1985, il donne tout d'abord neuf caractéristiques phonologiques et lexicales qui sont nécessaires et suffisantes pour définir les langues tupi-guarani. Puis il distingue huit sous-ensembles à l'intérieur des langues tupi-guarani, l'émérillon appartenant au 8^{ème} sous-ensemble. Cette classification est reprise ci-dessous :

Subgroup: Languages:

I	Old Guaraní, Mbyá Guaraní, Xetá, Ñandeva, Kaiwá, Paraguayan Guaraní, Guayakí, Tapieté, Chiriguano (Bolivian Guaraní), Izocoño [Southern Brazil, Paraguay, Bolivia]
II	Guarayu, Sirionó, Hora (Jora) [Bolivia]
III	Tupinambá [formerly along the Brazilian coast]; Língua Geral Paulista [state of São Paulo]; Língua Geral Amazônica (Nheengatu); Cocama, Cocamilla, Omagua [upper Amazon River and tributaries]
IV	Tocantins (or Trocará) Assuriní, Tapirapé, Ava (Canoeiro), Tocantins Suruí (Akwere), Parakanã, Guajajara, Tembé [Brazilian states of Maranhão and eastern Pará]
V	Kayabí, Xingu Assuriní, Araweté (?) [Western part of the state of Pará]
VI	Parintintín, Tupí-Kawahíb, Apiaká [Brazilian state of Rondônia]
VII	Kamaiurá [Xingu Park in southern Pará]
VIII	Takunyapé, Emerillon, Urubú-Kaapor, Wayampi, Amanayé, Anambé, Turiwara, Guajá [Brazilian states of Maranhão, Pará, and Amapá; and French Guiana]

Tableau 1 : Sous-groupes de la famille de langues tupi-guarani

(Jensen 1998a, p. 495, selon Rodrigues 1984-1985)

Une révision de cette classification est faite dans Rodrigues et Cabral (2002), avec comme point de départ des critères modifiés ou ajoutés, notamment pour rendre compte de l'émérillon et du jo'é, une langue récemment découverte dans l'état brésilien du Pará. La classification de l'émérillon comme membre du 8^{ème}

sous-ensemble n'est pas remise en cause, mais elle est précisée : à l'intérieur du 8^{ème} sous-ensemble, l'émérillon est spécialement rapproché du jo'é et des deux variantes du wayampi.⁹

Le rapprochement entre wayampi¹⁰ et émérillon est assez évident, les deux parlers ayant même parfois été associés dans les classifications comme deux dialectes d'une seule langue. Ils sont aujourd'hui considérés comme deux langues différentes, quoique proches. En Guyane, le contact entre émérillon et wayampi n'est pas ancien : il n'a lieu que depuis 1830, et est permanent à Camopi depuis 1951. Chaque ethnie a connu une histoire différente (et donc une évolution séparée) pendant les siècles précédents (Grenand 1980, p.20-24). Le jo'é (Cabral 2000c) et l'émérillon, sans contact actuel, montrent également des similitudes frappantes.

La plupart des langues tupi-guarani ont été décrites dans une certaine mesure, une présentation de la phonologie étant généralement proposée, la morphologie rapidement présentée et la syntaxe peu abordée. Un travail assez complet et qui a servi de référence pour beaucoup d'autres est celui sur le tupinambá (Rodrigues 1981). Des présentations globales d'autres langues sont disponibles (Dietrich 1986 sur le chiriguano, Grenand 1980 sur le wayampi de Guyane, Jensen 1989 sur le wayampi du Brésil, Gregores et Suarez 1967 sur le guarani, Kakumasu 1986 sur l'urubu-kaapor...). La plus complète et la plus cadrée par la perspective fonctionnaliste et typologique est sans conteste celle de Seki (2000) sur le kamaiurá, qui a souvent servi de modèle au présent travail. Enfin, on trouve aussi un bon nombre d'articles d'auteurs variés sur des thèmes plus restreints dans d'autres

⁹ Des classifications faites à partir d'autres méthodes ou d'autres critères donnent les mêmes conclusions pour l'émérillon (Mello, 2002 ; Dietrich 1990)

¹⁰ Le wayampi a été décrit, que ce soit en Guyane (F. Grenand 1980, 1989), ou au Brésil (notamment C. Jensen 1989).

langues tupi-guarani. Notons aussi que le guaraní ancien et le tupinambá ont été décrits par des missionnaires jésuites dès 1639 et 1595 respectivement, ce qui fournit des informations sur des états de langue plus anciens.

Enfin, une littérature sur l'ensemble de la famille tupi-guarani s'est aussi constituée à partir des descriptions de langues particulières et propose des reconstructions du proto-tupi-guarani. Il s'agit essentiellement de l'œuvre très complète de C. Jensen (1998a et 1999 pour les ouvrages les plus généraux).¹¹

II- Méthode de travail : terrain et données

L'émérillon étant une langue à tradition orale, il a été nécessaire de collecter des données par enregistrement afin de constituer un corpus sur lequel baser l'analyse de la langue. La récolte de données s'est réalisée au cours de séjours sur le terrain, cette langue étant uniquement parlée en Guyane française, et essentiellement dans des petits villages de l'intérieur des terres, à l'exception de quelques rares locuteurs adultes vivant à Cayenne et de quelques jeunes scolarisés à St Georges de l'Oyapock et à Cayenne.

Trois séjours sur le terrain ont été effectués, tous dans le cadre de stages au laboratoire de Sciences Sociales de l'Institut de Recherche pour le Développement de Cayenne. Ces trois séjours cumulent 7 mois de travail de terrain : juillet et août 1999, octobre et novembre 2000, mars à mai 2002. Lors du premier séjour, la récolte de données a essentiellement eu lieu à Cayenne, avec des locuteurs émérillon des deux zones d'habitation (est et ouest), puis un court déplacement dans la zone ouest a permis de recueillir des données de locuteurs divers afin d'étudier la question de la variation phonologique. Le deuxième séjour s'est divisé en un mois à

¹¹ Nous avons également bénéficié de la grande connaissance du Professeur Rodrigues sur les langues tupi-guarani lors d'un séjour d'étude au LALI, Laboratoire des Langues Indigènes de l'Université de Brasilia en février 2002.

Cayenne et un mois dans le village de Camopi (zone est). Le troisième séjour s'est entièrement déroulé à Camopi.

Les textes ont été recueillis auprès de 13 locuteurs différents, les facteurs de sexe, d'âge, de lieu d'habitation et de connaissance du français étant contrôlés autant que faire se peut. Parmi ces locuteurs, 9 étaient des femmes, 4 des hommes. La plupart ont toujours vécu dans la zone est (autour de Camopi), quelques personnes ayant vécu dans la zone ouest et d'autres dans les deux¹². Enfin, nous avons eu soin d'enregistrer des textes auprès de 3 personnes plus âgées, avec une connaissance du français très réduite. Les autres personnes enregistrés sont pour la plupart jeunes (moins de 35 ans) et ont donc été scolarisées en français. Leur maîtrise de cette langue et l'utilisation qu'ils en ont peuvent cependant varier considérablement d'un individu à l'autre.

Par ailleurs, les séances de transcription, traduction et élicitation ont eu lieu avec un nombre restreint d'informateurs, variant lors des différents séjours sur le terrain. Au total, 8 personnes ont participé à ces séances de travail, 2 hommes et 6 femmes, trois de la zone ouest, cinq de la zone est, tous jeunes et éduqués (niveau collège ou lycée) et parlant bien français.

Le corpus final comporte 22 textes¹³ et plusieurs cahiers de phrases élicitées à partir des textes. Ces textes varient en longueur de deux minutes à une vingtaine de minutes (de quelques dizaines de phrases à 350 phrases). Ils varient aussi en genre, de la narration (traditionnelle, de vécu personnel ou autre) au texte expositif en passant par exemple par le sermon. A notre demande, trois versions d'une narration ont été élicitées à partir d'un livre d'images sans texte (*The Frog Story*) dont le contenu se prêtait à une lecture compatible avec les connaissances du monde des Emérillons, et quatre petits textes descriptifs à partir du dessin d'un carbet

¹² Les différences "dialectales" sont essentiellement phonétiques.

¹³ Nous remercions Alexis Michaud pour les enregistrements de textes émérillons qu'il nous a fournis. Deux de ces textes ont été intégrés au corpus.

amérindien. Le corpus peut ainsi être considéré comme relativement représentatif des diverses réalisations de la langue, une lacune importante étant celle de textes conversationnels. Les textes dans leur intégralité ont été transcrits, traduits puis systématiquement analysés à l'aide d'élicitations de phrases similaires.

Sur le plan technique, tous les enregistrements ont été réalisés sur DAT puis gravés sur CD. Deux bases de données ont été créées sous le logiciel Shoebox : une constituée de l'ensemble des textes, une autre formant un "lexique émérillon-français". Dans la base de données "Textes", les textes sont présentés phrase par phrase (après le marqueur \t), avec une traduction libre (\f). A l'aide de la base de données "Lexique", le logiciel "interlinéarise" les phrases de la base de données "Textes" : il produit une ligne de segmentation (marqueur m\), une ligne de glose (\g) et une de partie du discours (\p). De nombreuses recherches distributionnelles ont ainsi été facilitées par l'utilisation de ce logiciel. Des extraits de ce corpus sont consultables en annexe 2, où trois textes sont proposés tels qu'ils sont structurés dans Shoebox (sans les marqueurs \t, \m...). De plus, dans le corps du texte, environ 1600 exemples glosés sont donnés, la plupart du temps tirés de textes. Quand les phrases citées ont été élicitées, la mention "exemple élicité" leur est apposée.

III- Objectif, cadre théorique et problématique

Dans ce sous-chapitre, est explicité en III-1 l'objectif essentiellement descriptif de ce travail, ainsi que son intérêt pour la linguistique générale et pour la linguistique tupi-guarani. En III-2, nous posons notre cadre théorique, celui de la linguistique typologique et fonctionnelle. Ceci nous mène à énoncer notre problématique en III-3, problématique qui place ce travail descriptif dans une perspective à la fois typologique et comparative.

III-1. Objectif et intérêt de l'étude

L'émérillon étant une langue à tradition orale, très peu étudiée jusqu'à maintenant, nos recherches visent à proposer une première description englobant le plus de thèmes possibles, de la phonétique à l'étude du discours. L'étude de la phonétique, phonologie et morphophonologie de cette langue a été faite dans le cadre d'un mémoire de DEA (Rose 2000) qui est résumé en annexe 1. Le présent travail propose une description de la morphosyntaxe de la langue, en commençant par le niveau lexical avec la question primordiale de la distinction noms/verbes et en terminant par l'analyse de morphèmes servant au suivi de la référence dans le discours. La majorité des chapitres intermédiaires est dévolue à la présentation de la morphologie et de différents niveaux syntaxiques (NP, proposition, phrase complexe).

L'intérêt premier de ce travail est d'augmenter la somme des connaissances sur une langue particulière, et par là sur les langues et le langage en général. Vu le petit nombre de locuteurs et leur confrontation à la culture et à la langue françaises dominantes, le choix de l'émérillon comme objet d'étude se justifie par le caractère prioritaire de la description des langues en danger. Cet intérêt est augmenté du fait qu'il s'agit d'une langue amérindienne (d'Amérique du Sud), langues relativement peu connues et par conséquent probablement sous-représentées dans les théories et les typologies. La description des langues amérindiennes dans leur grande diversité est en effet toujours intéressante sur le plan de la linguistique générale, où elle peut remettre en cause des théories pré-établies.

"des phénomènes phonétiques, phonologiques, d'organisation grammaticale, de construction du discours et d'usage de la langue qui n'existent que dans cette partie du monde (l'Amérique de Sud) ont déjà été identifiés. Dans certains cas, ces phénomènes exigent la

révision de points de théorie linguistique proposés auparavant, sans leur connaissance."¹⁴ Rodrigues A. 2000b, p. 26.

Grinevald (2000, p. 43-47) donne des exemples de thèmes morphosyntaxiques que la description des langues indigènes a permis de faire avancer sur le plan théorique : la notion d'ordre des constituants, le marquage grammatical du sujet et de l'objet lié au phénomène d'ergativité, le système des voix, la grammaticalisation des concepts spatiaux ou encore la classification nominale.

Plus spécifiquement, le présent travail intéresse également les linguistes travaillant sur les autres langues tupi-guarani ou l'ensemble de la famille. Les données manquantes sur l'émérillon ont par le passé affaibli les comparaisons, classifications ou reconstructions effectuées à l'intérieur de la famille tupi-guarani. La description de l'émérillon permettra donc de mieux le situer à l'intérieur de la famille, de proposer des comparaisons plus riches, de faciliter des hypothèses diachroniques et surtout de fonder les reconstructions du proto-tupi-guarani sur un nombre supérieur de langues.

Sur le plan local (guyanais), nos recherches se sont naturellement intégrées au programme "Langues de Guyane" de l'IRD de Cayenne. Ce programme, créé en 1997, a pour objectif à la fois une meilleure connaissance des langues locales les moins connues et un retour aux communautés locales des résultats applicables¹⁵. Les publications des résultats visent d'une part un public de scientifiques, de l'autre, un public plus large par le biais d'ouvrages de vulgarisation. La restitution des connaissances aux communautés se fait essentiellement dans le cadre de l'Education Nationale, par l'information donnée aux futurs enseignants sur l'enseignement en milieu pluri-culturel et le programme des Médiateurs Bilingues, locuteurs de langues amérindiennes, businenge et hmong suivant les enfants de leur

¹⁴ Notre traduction. Pour la même idée, voir aussi Derbyshire & Pullum 1986b, p.1.

¹⁵ Dans le cadre de ce programme, Odile Renault-Lescure travaille sur le kali'na, Eliane Camargo sur le wayana, Laurence Goury sur le njuka, Michel Launey sur le palikur, Marie-France Patte sur l'arawak et Monica Berrieras d'Angas sur le saramaka.

communauté au sein de l'école. L'étude de l'émérillon peut avoir des applications pratiques en plus de son aspect scientifique.

III-2. Cadre "théorique"

L'objectif de ce travail est avant tout descriptif. Les analyses visent à rendre compte au mieux des faits décrits et non à les intégrer à une théorie pré-établie. Notre cadre d'étude est celui de la linguistique typologique et fonctionnelle.

La typologie étudie la variété dans les langues du monde, met en relief leurs ressemblances (universaux ou tendances) et leurs différences en établissant pour chaque thème linguistique des "types" de langues selon le traitement qu'elles en ont. Notre approche typologique sous-entend une connaissance de la linguistique générale et l'utilisation d'une terminologie la plus largement acceptée possible pour permettre les comparaisons trans-linguistiques. Elle vise à situer l'émérillon parmi les langues du monde, en soulignant les points où il corrobore les typologies déjà proposées et les points où il montre son particularisme. Cette approche s'oppose à une étude centrée sur une langue avec des outils et des résultats restant spécifiques à la langue étudiée.

La linguistique fonctionnelle se base sur le souci de toujours relier les mécanismes linguistiques décrits à une fonction sémantique ou pragmatique (c'est-à-dire sans perdre de vue la fonction de communication qu'a le langage dans la société). Elle veut aussi souligner l'articulation entre les niveaux syntaxique, sémantique et discursif, ainsi qu'entre les formes et les fonctions. Ce dernier point mène souvent à une analyse en terme de "grammaticalisation", dévoilant qu'une forme exprimant une certaine fonction, a, avec le temps, pris en charge une autre fonction. Sur le plan de la méthodologie, l'objet d'étude est constitué de toutes les langues existantes et ce dans tous leurs usages. C'est prioritairement le discours naturel qui est étudié. Cette approche fonctionnelle s'oppose essentiellement à celle de la linguistique formelle ou générative, dont le but est de construire un modèle

universel de la faculté de langage, mais laisse peu de place à la fonction des structures syntaxiques, aux dimensions sociales de la communication linguistique et à la diversité des langues du monde.¹⁶

Les ouvrages généraux ayant en permanence servi de référence dans ce travail sont les suivants : pour la linguistique générale, Creissels *Eléments de syntaxe générale* (1985), ainsi que ses cours de licence et de maîtrise (à paraître) ; pour la typologie, l'ouvrage de T. Payne *Describing morpho-syntax. A guide for field linguists* (1997) ; et pour la grammaticalisation, Heine et Kuteva *World lexicon of grammaticalization* (2002).

III-3. Problématique et approches utilisées

Devant une langue très peu connue, les hypothèses de départ sont limitées, réduites à ce que la description des langues plus ou moins proches peut nous laisser supposer. Dans le cas de l'émérillon, il s'agit donc plus de garder en tête les thèmes susceptibles d'être intéressants ou problématiques que de faire des prédictions sur ce que la langue pourrait révéler. Ainsi, des sujets se sont imposés comme primordiaux, à la lumière des études déjà mentionnées concernant l'émérillon et l'ensemble de la famille tupi-guarani, ainsi que des caractéristiques des langues d'Amazonie données dans Derbyshire et Pullum (1986a), Derbyshire (1987), D. Payne (1990), et Dixon et Aikhenvald (1999a). Il ressort de tout cela qu'un sujet inévitable est celui des classes de lexèmes (les distinctions nom / verbe et verbes actifs / descriptifs) allié à celui de la fonction du suffixe *-a*. La morphologie du verbe (marquage du sujet et de l'objet) et la morphologie dite "relationnelle" semblent également constituer des éléments primordiaux de la description des langues tupi-guarani. Enfin, nous gardons en mémoire les thèmes morphosyntaxiques prépondérants dans la description de langues amazoniennes ou amérindiennes en général, notamment l'ordre des constituants, la morphologie

¹⁶ Pour une bonne introduction à la linguistique fonctionnelle, cf. Tomasello, 1998b.

verbale, le marquage du sujet et de l'objet, la composition/incorporation, l'expression de l'espace, les particules discursives, la classification nominale.

Par conséquent, notre problématique de départ ne peut qu'être très large. Elle est cependant guidée par les deux perspectives que nous voulons donner à ce travail en fonction de l'objectif fixé précédemment. Il s'agit donc ici d'un travail de description morphosyntaxique de l'émérillon, conduit autour de la double question de la place de l'émérillon dans la typologie des langues du monde, ainsi que dans la famille génétique tupi-guarani.

La première grande perspective suivie est la perspective typologique, décrite ci-dessus en III-2. La seconde perspective est comparative : il s'agit de se servir des descriptions disponibles d'autres langues de la famille tupi-guarani et des reconstructions proposées pour le proto-tupi-guarani pour mettre en relief certaines analyses de l'émérillon, notamment en cas d'évolution particulière de l'émérillon par rapport aux autres langues de la famille. Cela revient souvent à retracer le chemin entre les reconstructions du proto-tupi-guarani (marquées par †) et l'état actuel de l'émérillon, voire quelquefois à mettre en doute les reconstructions proposées. Autant que faire se peut, ces comparaisons sont présentées séparément des descriptions et des analyses spécifiques à l'émérillon (cf. notamment Chapitre 3, I-3 et III-1 ; Chapitre 6, V ; Chapitre 15 et Chapitre 17, III).

Le corps de ce travail concerne précisément la morphosyntaxe de l'émérillon. C'est pourquoi l'étude de la phonologie et de la morphophonologie de l'émérillon est donnée en annexe 1. Cette annexe est constituée d'un résumé de notre mémoire de DEA : *Éléments de phonétique, phonologie et morphophonologie de l'émérillon (teko)* (Rose 2000), ainsi que de notes sur l'écriture utilisée par les autres auteurs cités. Une prise de connaissance de cette annexe 1 n'est néanmoins pas indispensable pour une bonne lecture de la description morphosyntaxique, vu la simplicité de la phonologie et de la morphophonologie de l'émérillon. Seule la question de la nasalité suprasegmentale s'avère importante pour comprendre la plupart des allomorphes

des morphèmes émérillon. L'annexe 2 propose au lecteur un échantillon du corpus, trois textes tels qu'ils sont glosés dans le logiciel Shoebox.

L'étude morphosyntaxique proprement dite est divisée en 6 parties totalisant 17 chapitres. La présentation progresse des niveaux dits "inférieurs" (lexicaux et morphologiques) à des niveaux syntaxiques de plus en plus larges : groupe nominal, proposition, phrase complexe, et finalement le discours. Ainsi, la partie I de cette thèse se concentre sur un point fondamental de l'émérillon : l'opposition verbo-nominale. La partie II présente ensuite la morphologie essentielle et omniprésente de l'émérillon : les indices de personne, le suffixe *-a* et le préfixe relationnel, les morphèmes de nombre. Une fois ces bases posées, la partie III s'attaque au niveau du syntagme nominal, puis la partie IV à celui de la phrase simple et la partie V à celui des phrases complexes. La partie VI montre le rôle que peut jouer la morphosyntaxe dans l'organisation du discours. La conclusion met en relief les principaux résultats de l'analyse, en replaçant l'émérillon à l'intérieur de la famille tupi-guarani (dans la perspective comparative), comme langue amazonienne (avec des caractéristiques aréales) et par rapport à l'ensemble des langues du monde (dans la perspective typologique).

Dans cette introduction, nous avons donné des informations préliminaires sur les émérillons, leur culture, leur rapport aux langues, ainsi que sur l'appartenance de la langue émérillon à la famille tupi-guarani (I). Nous avons aussi décrit notre méthode de travail (II) et fixé l'objectif, le cadre théorique et la problématique de ce travail (III). La présentation de la morphosyntaxe de l'émérillon commence maintenant, avec la partie I sur l'opposition verbo-nominale.